Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Guillermo Martin

Guillermo Martin

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

© Guillermo Martin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1717-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Eden

Première lettre à Lucie

Ma petite luciole,

Je t’écris depuis un endroit sombre et humide, ce tunnel sans fin dans lequel nous avons pénétré avec la Meute, il y a déjà deux jours. J’espère que ma capacité d’évaluation du temps n’est pas encore altérée par l’absence de lumière naturelle. Les feuillets sur lesquels sont tracées ces lignes, tu les connais, ils ont été prélevés dans les livres que ma mère m’avait légués, rappelle-toi, ces rangées qui prenaient la poussière et contre lesquelles tu pestais, en disant qu’elles occupaient une place folle dans la yourte. Avant d’être enrôlé, j’avais déjà le projet d’écrire, sais-tu ? J’avais consciencieusement soustrait aux entrailles des vieux bouquins les pages que l’on trouve au tout début ou à la toute fin, celles qui ne portent que quelques lignes, là, en bas, un nom d’éditeur ou une date d’impression, parfois un lieu, puis j’avais préparé de jolis fagots, en les enroulant sur elles-mêmes et en les ficelant par une tige de lierre, pour le jour où je trouverais le temps et le courage de me lancer. Je n’avais pas idée qu’il arriverait si vite et dans de telles circonstances. Quand les loups sont venus, ils ne m’ont laissé que quelques minutes pour te dire au revoir et partir, alors j’ai fourré les précieux rouleaux dans le sac, spontanément, sans réfléchir. Crois-tu que les fabricants de livres des anciens temps avaient prévu qu’un jour nous aurions l’utilité de ces pages presque vierges dans leurs ouvrages ? Peut-être avaient-ils anticipé qu’une fois la ruine venue, nous manquerions de tout, et en particulier de papier.

J’ai façonné un stylet, en extrayant une longue écharde de bois d’une traverse trouvée le long de la voie ferrée. Le plus difficile, c’est de fabriquer l’encre. Au petit matin, quand tout le monde dort encore, je prélève un morceau de charbon dans les restes du feu de camp, je le fourre dans ma poche et j’attends le moment où je pourrais le mélanger à l’eau, cette eau viciée qui suinte en continu depuis le fond de la mer jusqu’aux parois du tunnel. On pensait qu’ici on serait au moins à l’abri des pluies et du poison qui tombe du ciel, quelle naïveté ! Le souffre s’infiltre et fait des flaques jaunes au sol, comme une métaphore de nos poumons que les masques ne protègent pas complètement. Nous sommes obligés de les porter en permanence. Ce n’est pas que la Meute se préoccupe de notre santé, oh ça non, par contre il faut que ses loups inspirent la terreur, et les masques y

contribuent largement. Cette eau polluée qui s'infiltre est d'une beauté paradoxale : les nano-particules y font de jolis courants colorés. Pour la recueillir, je me sers du flacon de verre ouvragé que tu aimais tant et que j'ai emporté en souvenir. Le liquide danse entre les parois, ses volutes en rotation sont comme les déambulations dont tu me faisais cadeau chaque soir. Ravissantes.

Le statut de lettré, que j'ai maudit quand il m'a valu d'être enrôlé comme assistant cartographe, je le bénis à cette heure, parce qu'il m'offre la possibilité de m'isoler du reste de la section pour t'écrire. Je suis autorisé à conduire des maraudes en solitaire, à filer à l'avant, en repérage, pour arpenter, mesurer et aussi vérifier l'état de la structure de béton qui menace de s'écrouler en bien des endroits. L'Alpha, cet abruti, ne voit pas d'inconvénient à ce que je m'éloigne pendant mon quart. Quant à Glenn, le maître-cartographe, il me laisse vadrouiller à mon aise, trop heureux de se défaire d'une tâche qui sinon lui reviendrait. Quand tout est ainsi réuni, quand la pointe est enduite d'anthracite, la feuille défroissée et le silence total, il me suffit de convoquer ton image. Tous ces mots que tu lis, ils ont été pensés, essayés, supprimés, transformés, reprisés un nombre incalculable de fois dans mon esprit, ils ont égayé les heures passées à tâtonner en mauvaise compagnie dans ce boyau humide et ils sont maintenant libres de jaillir. Derrière un tas de gravats, sous la lueur intermittente de la lampe à manivelle, je voyage à ta rencontre, j'imagine la cascade encadrant l'ovale de ton visage, couleur porcelaine, plus pâle qu'autrefois peut-être, je te vois marcher sous une pluie continue, le manteau ajusté, peinant à rejoindre la serre, encadrée par les chiens qui te protégeront toujours coûte que coûte – comme je les aime pour cela. Je ne sais pas où en est l'agrandissement de l'exploitation, ce projet qui a tant occupé nos journées en attendant la suite, la merveille, l'enfant. Notre enfant. Je prie les esprits chaque jour pour qu'ils vous donnent de la force. Je leur demande aussi d'échapper à ma condition pour te rejoindre à temps et voir venir au monde la chair de notre chair. Le moment venu, nous saurons lui montrer comment entretenir la serre, comment purifier l'air et l'eau, comment semer, cultiver et récolter, comment faire fleurir une vie bonne, malgré le mal qui s'est emparé du paysage, des corps et des âmes. Ainsi imprégné de toi, de vous, je retrouve l'envie de croire. Cette lettre, je te la porterai bientôt en main propre, ou plutôt non, je te la lirai, je la chuchoterai contre ta nuque pour que tu puisses y entremêler ton souffle. D'ici, de si loin, de si profond, je suis baigné par ta lumière, nimbé d'elle, elle m'élève et me nourrit. Je dois rester vigilant, je

te l’ai promis et je tiendrai parole.

Ma Lucie, une aube sans soleil ne tardera pas à venir, alors il me faut te quitter, pour retrouver ces misérables. L’oiseau le sait, lui aussi : il s’agite dans la cage de métal arrimée à mon épaule. Il est censé nous prémunir contre les vapeurs qui pourraient s’accumuler ici en l’absence d’une ventilation suffisante ou du moins nous alerter sur leur présence, en mourant avant nous, tout simplement. Certes, nous avons les masques, mais on ne connaît pas vraiment l’efficacité des nouveaux filtres dans un milieu aussi toxique. Cet oiseau, j’en ai fait un compagnon d’infortune, ses couleurs et ses trilles me rappellent la surface. Il va falloir que je te laisse. Encore quelques lignes, puisque je ne t’ai pas encore dit un seul mot sur notre destination.

Nous sommes en route pour piller Londres. Je me souviens de l’effet merveilleux qu’avait eu sur moi la couverture d’un roman, un des plus vieux de la collection familiale, datant, je crois, du début du vingt-et-unième siècle. Sur la couverture abîmée figurait le Tower Bridge, le grand pont de la métropole anglaise, et la Tamise, son fleuve. En la contemplant, j’imaginais ce qu’avait dû être la puissance de la ville-monde au temps de sa splendeur, quand elle accueillait dans ses tours de lumière les fortunes de la civilisation technicienne, quand les choses étaient transformées en nombres et que ces nombres faisaient le tour de la planète en moins d’une seconde. Pour me figurer ce qui nous attend là-bas, je transpose ce qui peut l’être. Le fleuve est sans doute le seul à n’avoir pas fondamentalement changé. Il a survécu à tout. Au réchauffement qui le menaçait à une époque. À la pollution de ses eaux, quand les particules que les savants avaient envoyées dans les nuages, pour stopper la menace, sont retombées, et se sont révélées plus qu’une menace, une catastrophe, une extinction. Ses tours gothiques sont probablement à l’abandon, menacées par la décrépitude. La poussière toxique doit tout recouvrir, la pierre, les câbles et le reste.

Au sein de la Meute, il y a des types qui colportent les superstitions les plus dingues sur ce que nous trouverons là-bas. Il paraît que les églises apocalyptiques ont convaincu une bonne part de la population restante que le seul remède contre la pneumopathie était de prier. Ils pensent que l’épidémie a été un châtiment de Dieu. Ces gens ne se protègent plus, ils respirent librement, sans dispositif de protection. Comme je les comprends. Vivre une vie sous masque pour finir par tousser de toutes façons ? S’il n’y avait pas notre enfant, je pense que j’aurais fait le même choix. Pour revenir aux légendes, il se dit que

certains d’entre eux ont muté, qu’ils ne sont plus vraiment humains et que par ailleurs ils pratiquent le cannibalisme. Au fond d’eux, les gars sont terrorisés. La Meute intrépide… tu parles ! Une bande d’ignorants comme les autres, capables de deux sentiments seulement : avoir peur ou faire peur.

C’est Glenn, le cartographe en chef dont je t’ai déjà parlé, qui guide notre avancée. Il n’a pas vraiment le choix, il a été capturé, comme moi. C’est un Anglais. On l’a intercepté en Normandie, alors qu’il cherchait à rejoindre le Sud, avec une petite fortune sur lui, masques, filtres, bijoux, de quoi, pensait-il, lui assurer une belle fin de vie, dans une de ces résidences à l’atmosphère contrôlée : je ne te fais pas un dessin de la manière dont vivent les privilégiés. Glenn, il n’a dû sa survie qu’à l’histoire qu’il a racontée à l’Alpha. Du coup, chaque jour, il la raconte à nouveau : comment il a, alors qu’il errait avec d’autres rapaces dans les ruines de Londres, trouvé la cache d’un ancien maître dans les décombres d’une villa victorienne, de quelle manière ils se sont appropriés les biens les plus précieux, les reliques technologiques et l’or. J’éprouve, à défaut de sympathie, de l’empathie pour cet homme. Glenn a l’intelligence de la survie, il en rajoute sans cesse, il décrit les mille et une richesses qui sont restées dans cette cave miraculeuse, il parle de tableaux très anciens, d’oeuvres qui se monnayeront extrêmement cher auprès de nos seigneurs de guerre, insistant en particulier sur la valeur d’un triptyque de bois venu d’un temps presque inconcevable, le quinzième siècle, sur lequel l’artiste aurait représenté une sorte de jardin céleste. Je soupçonne une pure invention de la part de notre Anglais. Car sans la promesse d’un fabuleux trésor au bout du chemin, il n’aurait pas survécu à sa rencontre avec la Meute. Personnellement, il me paraît quand même douteux qu’on trouve quoi que ce soit à piller sur place. Depuis l’abandon de Londres par ses dirigeants, des milliers de raids ont été menés, par tout ce que le continent compte encore d’aventuriers. Et, quoi, nous serions ceux qui tombent sur un magot ? Mouais. J’espère pour lui qu’il y un fond de vérité dans l’affaire, que l’Alpha le relâchera une fois le magot en poche et qu’il pourra partir au Sud. Il n’a plus beaucoup d’années devant lui, il toussote déjà un peu, en cachette. Il n’atteindra pas les quarante.

Pour ma part, je redoute surtout que Londres n’ait pas été totalement désertée. Je n’aimerais pas y croiser le type de clans dont Glenn faisait partie plus jeune. Mais voilà que je me laisse aller à l’inquiétude ! Ne crains rien, je demeurerai ton Umit, solide et vaillant ! Et qui sait, je trouverai peut-être un trésor véritable, un endroit préservé, un lieu sûr où nous pourrons un jour aller ensemble, tous les

trois, pour mener une existence paisible. Tu vois à quel point la distance nous rapproche : je me mets à envisager l’univers comme tu le fais, ma guérisseuse, plein de promesses, d’enchantements et de jardins.

Une seconde, il me semble avoir entendu qu

Seconde lettre

Mon amour,

Je t’écris la peur au ventre, je crains d’être interrompu, je ne sais pas de combien de temps je vais disposer. Peut-être est-ce la dernière fois que nous nous parlons et je suis terrifié, terrifié à l’idée de te perdre et aussi de disparaître au fond de ce trou. J’ai échappé de peu à la mort, peux-tu le croire ? Et je suis, encore maintenant en sursis, reclus dans un endroit entouré de gens effrayants. Mes pensées se bousculent, je dois faire l’effort de les organiser. Je voudrais que tu me regardes, au fond des yeux, que tu m’apaises de ton regard… Déjà, cette simple pensée me donne la force de poursuivre. Je vais tenter de raconter.

J’étais donc occupé à t’écrire cette première lettre et j’ai été… interrompu. Penché sur le papier, j’ai soudainement tourné la tête vers un côté du tunnel, sans raison particulière. Peut-être avais-je cru t’entendre m’appeler, comme cela m’arrive si souvent ? Hé bien c’est ce geste qui m’a sauvé ! Le carreau d’arbalète a sifflé le long de ma joue, l’a entaillée jusqu’à l’os, avant de faire éclater la paroi du tunnel juste derrière. J’ai tout de suite compris la gravité de la situation, j’ai su que la forme cachée dans le noir voulait ma peau et que si elle avait raté sa première tentative, elle n’attendrait pas longtemps pour retenter sa chance. Pourquoi vouloir m’éliminer, me suis-je demandé ? Comment pourrais-je avoir des ennemis personnels dans un monde qui ne reconnaît plus les individus ? Non, je devais être visé pour ma fonction, c’est-à-dire en tant qu’éclaireur de la Meute, par un autre éclaireur, d’une autre Meute, c’était, pensais-je, aussi simple que cela.

L’instinct a pris le dessus, preuve que la fréquentation des bêtes a fini par me transformer, moi aussi, en animal. J’ai balancé au loin la lampe, je me suis jeté au sol et j’ai rampé aussi rapidement que je le pouvais, les tripes collées à la voie ferrée en direction du camp. Je savais que la chose continuait de me suivre. Au début, j’ai eu trop peur pour donner l’alerte, et puis la pression au fond de ma gorge a fini par décroître, alors j’ai pu enfin appeler à l’aide, de toutes mes forces. Pendant des secondes interminables, cela n’a rien changé, je continuais de me contorsionner entre les deux tiges de la voie, je me maudissais même d’avoir ouvert la bouche, d’avoir signalé ma position comme cela, de façon aussi stupide. Puis le tunnel a été envahi par un immense fracas, un torrent d’aboiements. Mon cœur a fait un bond de joie : la Meute avait lâché les chiens !

Au même moment, le grand projecteur, celui qu'on avait installé sur le chariot a été allumé. On voyait désormais comme en plein jour. Tout cela m'a réjoui, mais pas longtemps. Une idée affreuse a surgi dans mon esprit : et si les créatures qui avaient été libérées ne faisaient aucune différence entre le fuyard que j'étais et son poursuivant ? J'ai pensé : putain, ils vont me déchiqueter, les clébards, comme ça, en passant, d'un simple mouvement de mâchoire ! Et alors que je relevais la tête, j'ai effectivement vu briller les yeux du premier chien. Il était lancé vers moi, à pleine vitesse, musculature brillante dans le soleil du projecteur. J'ai serré les dents, à m'en faire éclater les gencives, j'ai prié. L'instant d'après, j'ai senti qu'il passait à quelques centimètres, et pourtant il n'a pas ralenti, ou alors si peu ! Il a passé son chemin, moins préoccupé par mon odeur, sans doute familière, que par celle de l'inconnu dans mon dos.

Profitant de la lumière, je me suis retourné pour comprendre. Je n'aurais pas dû. Derrière moi, il y avait non pas une, mais une multitude de formes qui me pourchassaient, étagées dans la toute la profondeur du tunnel. Le tireur à l'arbalète (j'ai eu la satisfaction idiote de ne pas m'être trompé sur la nature du projectile) apparaissait bien au premier plan, sauf qu'il était suivi par une myriade d'autres, des silhouettes furtives, sournoises. L'étrangeté de leur tenue m'a fait forte impression. Il ne s'agissait pas de ces uniformes dont les compagnies ou les milices aiment se doter afin de susciter la terreur, comme ces masques en tissu noir que nous revêtons, avec leurs traînées de peinture blanche, censées rappeler les crocs des loups, non, c'était autre chose. Ils portaient une sorte de tunique en toile, assortie d'une capuche, haute et large, qui redescendait quasiment jusqu'à leurs yeux et reléguait en toute circonstance leur visage dans la pénombre. Pour me rassurer, je me suis dit que je verrai bientôt leur sang couler, lorsque nos chiens auraient achevé de les tailler en pièces.

Je me suis mis debout, j'ai commencé à courir droit devant en direction des « miens ». À quelques centaines de mètres, j'ai aperçu la ligne imaginaire marquant la limite du camp. Ils étaient tous là, l'Alpha en tête, les autres derrière, en état d'alerte maximale, sur les dents. Dans le cercle de lumière du projecteur, j'ai vu une ombre immense se cabrer, c'était notre cheval de trait. Il hennissait comme un possédé, ruait en tous sens, en partie à cause de la panique ambiante, mais surtout du fait des coups que ces salopards lui donnaient dans les flancs pour l'empêcher de repartir vers la surface. Il était attaché au chariot et n'avait pas la place de se retourner dans un boyau aussi étroit. Il était pris au piège, comme nous tous. Pourquoi se défouler ainsi sur ce pauvre animal ? Cela